

Mile Pešorda  
**Ars poetica**

Traduit du croate par Évaine Le Calvé-Ivicevic

1.  
L'unité est Polyphonie.
2.  
De partout les mots affluent au Livre : le poète est une rose, la mer poésie.  
L'ordre frappé par l'éclair.
3.  
Marguerite geint et séduit les jeunes provinciaux, le goéland fond sur une bicoque et, tiens, l'enfant s'élançe vers le large — le langage cherche une maison.
4.  
Puissants, je vous annonce une bête à cent têtes, la fatale avidité des femmes, la révolte des cadrans, le courroux de l'Ouvrier.
5.  
J'annonce une marée aux marchands de désespoir, incapables de lire même un journal sans gémir solennellement.
6.  
J'annonce le néant à ceux-là qui caressent les os d'Ivan Goran Kovacic et nous empêchent de rêver dans la beauté de notre ciel.
7.  
Je meurs dans une brassée d'immortelles, je ressuscite dans la Blessure.
8.  
Réjouis-toi, ma compagne, la mer berce la terre de notre langue : et le corps offre un coquillage aux morsures secrètes.
9.  
La Polyphonie est Unité, qui ne souffre aucune loi, qui toujours s'établit à la mesure de la liberté dans cette demeure d'angoisse — tandis que des fées millénaires endorment les enfants, tandis que sifflent des vipères à nos fenêtres.
10.  
La poésie est ma lanterne qui dessine l'espace des ténèbres, main lumineuse tramant un tissage sibyllin.

11.

Terreur de la blancheur, du dehors, des ciseaux universels. Serait-elle de retour, l'ère des insensibles qui, un sourire aux lèvres, exterminent jusqu'à leurs frères — pour un gramme de gloire? Réchauffe, ô toi qui as peur, réchauffe tes paumes au feu de cet attouchement.

12.

L'oiseau déchire la nuit, portant le merveilleux des lointains, et pousse un cri de joie, agonisant, dans un arbre, dans ma poitrine.

13.

J'aime.

Je t'aime, maison qui navigues par les sphères.

RENCONTRE AVEC FRANZ KAFKA DANS MON BUREAU  
ou  
LETTRE CONTRE LE FASCISME

Combien de prédicateurs bouches à feu

Arbres arbres arbres arbres

Quaero hominem

J'ai peur de cet Œil

L'hiver cliquète d'étoiles bottées

D'un sourire plombé d'enchanteur

— C'est entendu. Au travail, les gars!

Écrasons-les dans le ventre de leur mère! —

Ratatiné, sur une place, tu fixes du regard une poire juteuse

A-t-elle, elle aussi, une oreille? Quelque bon

Petit ver? L'hiver a un remède pour toutes les gueules

Et pour la tienne aussi, Prince, qui suis derrière la vitre

Les pigeons les tramways la foule

Dans la clarté d'une tête de mort

«Encore des sermons! Éteins cet engin du diable

Pas moyen de finir mon rêve (*je parle dans un coquillage*

*et ma voix grelotte dans la gorge*

*d'un horrible poisson*)

Pas moyen de saisir la voie de la réconciliation absolue»

Résonnent les brodequins de mille lieues,

Un oiseau au bouquet d'immortelles

Survole son nid piétiné, âme ténue  
Le printemps est encore passé à côté  
De notre toit

L'hiver cliquète d'étoiles bottées (*je parle dans un coquillage et ma voix  
grelotte dans la gorge d'un horrible poisson*)  
Festoyons, Franz,  
Sur la paume lisse de notre sœur

Festoyons

(Des fascismes ondoient, sifflent gracieux brutaux  
O, oiseau sans voix livre chêne de chants  
De cette gorge  
Une orange glacée

Lance un jet  
Folle encre noire

## LES INVASIONS N'ONT PAS CESSÉ

Les invasions n'ont pas cessé, le sang n'a pas encore trouvé son corps véritable. Les atomes de folie se massent dans des fosses que nous voulons combler du vacarme de mots desséchés. Seul le Livre dans l'absolue virginité de ses feuillets peut donner un nom à cette horreur.

L'aigle ne nous apporte pas le fracas de l'éternité, ni le signe de l'oubli. Seules nos paumes prédisent un oiseau, au creux des roches devenues muettes la parole espère notre pureté.

Glisse-toi dans un arbre frappé par la foudre, il te sera fait don d'une crevasse — heureuse de porter un homme dans l'étreinte du ciel. Entends-tu la cohue du siècle dans l'infamie universelle, vois-tu le sourire de Celle qui foule les galaxies herbues ? Ses lèvres n'auront pas de pitié, si ce n'est pour celui qui accourt vers elle suivi du bourdonnement d'une puissante ruche —

car son œil souffre du gouffre où se trament les invasions, où une voix harcèle la triste Eurydice.

## SCÈNES

Le rêveur de révoltes écorce un tronc, à grands revers de main le guerrier  
chasse les mouches : un torrent d'images a éclaboussé l'observateur.

Le bûcheron vide un verre d'hydromel, une meule de foin odorante dans  
les cheveux.

Et un jet de sang  
a inondé le corps du Chanteur  
corps tout d'écorce  
de ciel pur

Plus tard la pluie s'ébat, fillette aux lèvres généreuses, une main hâlée se  
blottit dans le juteux orifice — pour toujours.

Le rêveur de révoltes ancré au cœur de la matière, de l'air au parfum de futur  
mais lui-même blessé dans son être

Un vent glacé couche  
l'herbe

Ses paroles maudissent la cuirasse où les anges chantent des refrains pail-  
lards, ses paroles emplies d'angoisse frappent aux jolies lèvres toutes macu-  
lées d'âme...

Mais que diable attend l'épervier sur son épaule, que n'attrape-t-il pas  
la sacrée garce !

Le corps du Rêveur-qui-chante a ruisselé d'eau, il s'y donne au monde, prend  
part au secret de la vie

Mais qui lavera  
les ténèbres de l'Histoire  
qui donc brisera le souffle de serpent qui étreint le chanteur dans sa baie...

## VOICI LA JOIE

Voici la joie qui s'annonce  
Voici la souffrance déversée en un chant puissant

Au seuil de la conscience à la porte de la parole  
Un verre vide au poing la gorge tressillante  
Vous avez appelé à la révolte  
(Un tic tac s'égrenait dans l'être authentique)

Un bol de blettes terre gorgée de mots  
Le banquet est prêt pour celui  
Qui apportera la Voix  
(Le voilà, tout couvert de croûtes)

Et ce qui jadis fut conçu dans la nuit des temps  
Et la pensée des nouvelles générations  
Débordent en nous telle une fureur sublime  
Telle la plume trempée dans le sang de l'amour

Voici la souffrance qui s'avance  
Voici un peu de nourriture pour vous, frères tristes

## J'ÉCOUTE TA VOIX A l'ombre d'Ivan Goran Kovacic

J'écoute ta voix qui s'arrache  
Du mur âpre et dur  
J'écoute cette mère poésie du secret  
Une fleur d'aubépine aux lèvres

L'étincelle est morte seul vacille encore  
L'écho éthéré de ton nom  
Patrie qui offres à la poésie  
Un halo d'angoisse tu offres un oiseau

Un oiseau que j'écoute lancer  
Son chant puissant au-dessus d'escaliers étroits  
Tu offres un horizon aux murs âpres et durs  
Tu offres une voix douce qui s'élève avec le poème

En un violent revers de main du cavalier au javelot  
Qui ouvre ton cœur et mon cœur  
Terre

Qui coules dans cet arbre de l'amour.

## II

Cette main reconnaît la lumière  
De ton âme le crayon qui conduit  
Le poète vers le maquis

Des dragons de papiers se dessinent  
Dans les caves rouges  
De la terre qui vibre

Ce crayon reconnaît  
Ton pas tout entier dans la lumière des mots  
Ta sève dans le repli d'un olivier

Ton heurt  
Contre la dalle insensible  
Du seigneur de la nuit

Chanteur, toi  
Qui me saisis dans ta voix brillante

## III

Lorsque je te connaîtrai nue tout à fait  
Parée des premiers signes de la féminité  
Branches ornées du gazouillis des hirondelles  
Branches qui brandissent les ténèbres des corps  
Au large sur un navire  
Qui berce les marins endormis  
Dans l'herbe tiède de ta floraison  
Lorsque je te connaîtrai agitée  
Prise par la tempête, lumineuse  
Tes yeux qui allument le rêve sous la roche  
Qui appellent les escargots dans leur étreinte  
Qui métamorphosent les églises en lacs

Emplis de la musique du nudisme de l'espoir  
D'un accouplement muet  
Tandis que le cri emporte un canard sauvage  
Tandis que le terrassier abandonne soudain sa pioche  
Pressé de s'imprégner au puits longuement  
Longuement de tes yeux  
Qui consacrent la voie

Lorsque je te connaîtrai avec la fontaine  
Aux nuées éclairées  
Avec le Livre à son chevet  
Qui chuchote : eros rosée le coq  
Joie des révolutions  
Fraternité d'êtres dans ton regard  
Qui est le cosmos qui est la terre  
Que je foule tout entier dans l'appréhension d'un nom  
Que la voix trahit

Lorsque je te connaîtrai pure  
Originelle future  
Les seins riants  
Pour l'invasion  
Pour le baiser

Avec quelle voix  
Ton corps réel  
Félé  
S'annoncera-t-il : ô je suis jeune  
Éternelle  
Rêve sous la roche  
Triste Semeur

## NUDITÉ INTÉRIEURE

### I

Le verbe a avalé l'obscurité  
La bougie allumé  
Le ventre du discours. Le bourdonnement  
Dans cette métamorphose  
Se mue en scintillement de signes,

Agonie de papier.  
L'obscurité  
Enterre les ombres.  
Flâneur mort près du chemin.  
Il est temps de laisser l'eau  
Se déverser dans le tunnel, qu'elle aussi touche enfin  
La mare nostrum.  
Où est donc cette mer ?  
Où sont les premiers cavaliers ?  
En quoi leurs signes  
Atteignent-ils les miens ?

En mon corps je deviens  
Le corps d'un mot, ouvert  
A ton silence, à un mouvement  
Secret de toi.  
Fonderais-je  
Une poétique de l'attouchement  
Que j'ouvrirais béant l'écrin du corps,  
De chacun qui se livre  
A l'appel. L'oiseau heurte la fenêtre,  
La femme pousse un cri, blottie sous une paume,  
La porte s'ouvre se ferme  
Dans un courant d'air intérieur.  
L'espace authentique des mots  
Est tracé par ta bouche qui, éclairée,  
Cultive le silence :  
Je nais je disparaiss dans l'obscurité  
De la bougie éteinte au fond de ton corps.  
Est-ce le signe qu'un attouchement s'est accompli ?

## II

Nourriture  
pour les courageux bipèdes,  
vin des caves les plus fétides :  
la hache a tranché  
une langue audacieuse, les doigts garrotté  
le cou du coq.  
Il faudrait  
nous imprimer. Mais dans quoi ?

Lumière attristée par les mots  
mots pleurant la lumière.

Affreuse morsure sur l'encolure du cheval.  
Fourmis au travail.  
Je voudrais produire une multitude de significations  
qui appelleraient l'avion le plus hardi.  
Que chante  
le rex cravatorum, l'aube existait  
avant lui, reste à la discerner  
dans le lait fangeux.  
Mais où la mener à découvert ?  
Après des années de honte elle  
nage dans l'azur des cieux  
laissant la rêverie illyrienne en haillons.  
O âme folle de la présomption !  
La vipère va bondir,  
Croquer la femme à belles dents...

La lampe redoute les intrus.  
Une meute d'inspecteurs, de chiens,  
dévore mes mots,  
La lame tenace scie le cou du Poète.  
Dormez ! Dormez !  
O, dormez, fils glorieux !  
Le tracteur labourera aussi votre maison.  
Dormez !  
    Ma chair  
boit la lumière, la lampe brûle  
les ailes d'une chauve-souris.  
Le discours dénude la nuit.

### III

Où aller ? se demande celui qui ressent seulement  
la boussole. Où aller ? égrène l'aiguille.  
Est-ce une révolte ? Rien qu'un manifeste muet,  
dessin dégoûté du mariage

avec cette garce de feuille. O voyageur  
du paradis, est-ce le moment de lacérer la Couverture ?

D'enivrer l'oiselet apeuré,  
le puits qui reconnaît l'appel ?

Briser le rempart, la pierre honteuse  
de tant de débuts ! Et il y a des balles  
dans la voix pure ; la note a été réglée  
une infinité de fois, l'aiguille égrène son tic-tac :

celui qui est furieux, celui qui ignore  
la douceur des entrailles, qui porte l'oubli,  
aura un toit, et la lumière de l'abîme,  
les sommets et, lorsqu'il chutera, un radeau

pour naviguer sur la Rivière morte.  
Qui alors, si ce n'est cet autre,  
pelotonné, inondé de lait,  
dira OÙ ALLER, dira l'aube,

une gorgée d'errance, la toute première goutte  
chue, lumière qu'apporte la source ?  
Qui, tout-étant, sortira sur le balcon  
arrachant l'écorce avec une nouvelle ardeur ?

#### IV

« Tu vas tomber », croasse l'horloge  
grinçante, tu vas tomber, ô, arbre,  
le sang s'écoule entre les jambes des garces  
sur le sable, on verse à pleins seaux

la mer sur le corps d'un errant  
qui un couteau à la main fréquente la lie.  
Tu vas tomber, l'avidé saisit  
son épée, celui qui a élevé la maison

dans l'infini de l'esprit, coquillage céleste,  
qui méprise *la boue des âmes à deux*,  
sauvage, martien, qui ne goûte la figue  
que lorsqu'elle quitte l'origine, lorsque l'anxiété

la fond en une chose plus grande,  
neuve : renversement - altérité

couronne de ton corps, corps de l'âme  
née pour s'interroger, pour être hôte  
en elle-même, en un monde affilé

pour hâter la chute. Ferme le livre, ô bête fauve,  
Abandonne aux bâfreurs le mot, le silence, le cri.  
L'infinité du coquillage, ouverte, ronde,  
divulgue la lampe, figure rouge ;

la divinité est un poignard, un rôdeur métamorphosé,  
destructeur qui, ourdissant dans la pauteur,  
crée l'unité, arc-en-ciel universel,  
dynamite pour l'époque, pour la dictature.

## V

Les rats avancent !  
Elle n'a hurlé que cela dans mon âme  
Elle. A présent je porte son corps mort  
Dans mon corps.  
Dans notre sang  
(qui coule absurdement)  
Je grave dans le mur le signe de la révolte :  
Pour vous qui viendrez, justes dans votre fureur.

Un jet de verbes coincé dans la gorge.  
Comment recracher l'Histoire ?  
L'espace d'un instant je vis toutes les flâneries,  
Tous les livres ouverts, toute la joie de l'attouchement.  
Car seul l'instant nous consacre à l'éternel.  
Sous ce regard ensanglanté,  
Sous ce sourire qui tue l'humanité,  
Sous cet hiver sibérien et griffu  
Sous cette sainteté glacée en soutanes.  
Les bottes résonnent,  
Ouvre la porte, brave homme,  
Le moment est venu  
D'enterrer le mouvement qui trouble la quiétude  
Tu seras consacré.  
Je rassemble  
Ma maison autour de moi, avec les mots de l'espoir  
Je réchauffe l'angoisse. Le logis de mon être

N'est plus depuis longtemps le logis du monde ;  
Le discours dense brûle les os et le corps apparaît  
Dans le mot qui LA désigne, assassinée,  
Dans mon corps...

Je cueille tes mots (d'amour)  
Dans les blés. Tu gémis « Les rats ! Viens vite »  
— et j'avance dans la lumière de ton corps,  
Les mains crispées, emplies de semence.

Extrait de *J'écoute ta voix*,  
Mostar, 1980

Mile Pesorda est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes publiés en Bosnie-Herzégovine. Il a traduit en croate Char, Yourcenar et Kundera. Il a écrit en français *Parole pour elle*, 1992, *Sarajevo 92*, *fragments d'une histoire*, 1993. Il était éditeur à Sarajevo. Actuellement, il enseigne à l'université de Rennes II.